Document generated on 06/06/2025 12:25 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Vos parents nuisent à votre santé

Lucile de Pesloüan

Number 161, Spring 2019

La matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91056ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

de Pesloüan, L. (2019). Vos parents nuisent à votre santé. *Moebius*, (161), 81–86.

Tous droits réservés © Moebius, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

vos parents nuisent à votre santé

Lucile de Pesloüan

— Quand je vois mes parents, je suis malade. Je n'ai pas seulement mal au ventre à cause du stress, d'un sentiment de malaise ou d'anxiété. Non, je suis malade. Mes boyaux se tordent, mes intestins se vident, ma vessie se détraque, les migraines sont violentes, je perds l'appétit.

Maxime reprend son souffle.

— Qu'est-ce que vous en dites, docteure ?

— J'en dis que, clairement, vos parents ne me semblent pas bons pour votre santé.

Maxime quitte le cabinet en s'enveloppant dans son foulard. Les parents ne sont-ils pas censés faire ce qui est bon pour leurs enfants ? Que veut dire cette médecin ? Peut-elle lui faire confiance ? On ne peut pas se passer de ses parents. Il y a forcément une solution. Maxime rentre chez elle. Elle doit s'arrêter à la librairie avant. Elle a un repas ce soir chez des amis, mais elle n'a pas envie d'y aller. Elle

veut passer sa soirée à lire et à oublier ses maux de ventre, ses maux de tête. Elle en a marre de se plaindre, elle en a marre de ne pas se sentir normale. Elle n'est peut-être tout simplement pas la fille de ses parents. Mais si. Elle a déjà examiné à la loupe tous les albums de famille. Ces gros albums où l'on collait les photos argentiques. Couleurs, noir et blanc, bords dentelés. Elle a remonté le temps, la ligne généalogique. Elle a fini par trouver. Pas de doute, elle fait partie de la famille. Elle a repéré cette tante célibataire du côté de son père. Une femme libre, délurée, aux cheveux courts, de la même couleur que les siens. On dirait qu'il y a toujours ce genre de personne dans les familles. Andrée écrivait de la poésie, elle a même publié un recueil. Elle est morte auprès de sa meilleure amie, avec qui elle habitait. Au village, il paraît qu'on les appelait les sorcières. Ce sont peut-être les autres qui sont étranges. Maxime ressemble à la seule personne de la famille qui n'a pas eu de descendance directe. Elle s'en réjouit, se rassure, comme parfois elle se réjouit de voir sa chevelure étincelante, blonde et blanche sur les photos de famille, au milieu des têtes aux cheveux noir de jais qui remplissent le reste de l'image. Le yin et le yang. À elle seule, elle est le yang de cette famille.

Maxime récupère sa commande à la librairie, touche les livres, respire les pages, fait craquer le plancher avec ses talons, feuillette les revues. Elle ira chez ses amis ce soir. Tant pis, elle n'a pas le courage de décommander.

À table, Maxime a bien du mal à suivre les conversations. Elle ne comprend pas le but des discussions. Elle s'ennuie. Elle pourrait pourtant parler de son livre qui l'attend sur la table de chevet, de son chat sur le canapé, de Jade qui lui a laissé un message tout à l'heure, des vers de poésie qui se dessinent dans sa tête, de cette conversation qu'elle

a eue avec Aude sur Louise Bourgeois, de l'exposition de Sophie Calle qu'elle a vue dernièrement, des sièges dans les stations de métro, toujours suffisamment espacés pour qu'on ne puisse pas s'y allonger, pour que les personnes de la rue ne puissent pas s'y allonger, du patrimoine disparu à Alep, Mossoul ou Palmyre, des agressions toujours plus quotidiennes contre les femmes, de ses recherches sur les autistes Asperger femmes ; de ses recherches sur tout et n'importe quoi. Mais Maxime s'empêche de parler, comme les institutrices l'empêchaient de participer à l'école. On lui avait dit d'arrêter de lever la main. Elle devait laisser les autres s'exprimer. Elle a gardé cette habitude…

On apporte le dessert, les enfants accourent près de la table. Maxime regarde ses amis embrasser leurs petits qui se tortillent sous les chatouilles. Elle, elle ne se souvient pas de câlins pour rien, elle ne se souvient pas de gestes complices, elle ne se souvient pas de fous rires partagés. Elle se souvient qu'elle se tenait très bien, qu'elle se tenait très droite. Qu'est-ce qu'elle est polie. Qu'est-ce qu'elle est gentille. « Ah ça, on l'a bien élevée », se réjouissait son père. Dans sa tête apparaissait alors un lévrier qui courait vite, bien brossé. Ses parents étaient contents, c'était important. Elle essaie de se souvenir des bons moments de son enfance, elle essaie de les faire remonter à la surface. Elle se voit adossée à son grand lit en bois, lisant comme si sa vie en dépendait. Ça, c'est un bon souvenir. Le quart d'heure de lecture qu'elle arrachait chaque matin après le chocolat chaud… La fois où ses parents ont accepté de parler à la bibliothécaire du village pour qu'elle passe au rayon adulte… Mais pas de câlins, pas de douceur, pas de connivence. Maxime a mal au ventre. Marya grimpe sur ses genoux, c'est la petite de son amie Dounia, elle lui

passe ses petits bras autour du cou. Maxime enfouit son nez dans les boucles brunes et respire le parfum d'une enfance qu'elle n'a jamais connue.

— Je vais partir, Dounia, je me lève tôt demain matin. J'ai trois heures de train pour aller chez mes parents.

— Ah bon ? Tu es sûre que ça va te faire du bien ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette, ma chérie.

— Je n'ai pas vraiment le choix.

Maxime est dans le train. Encore une heure de trajet. Elle repense à Dounia, puis à la phrase de la doctoresse. C'est comme une prophétie. Elle se met alors à songer à toutes ces choses, ces petites choses. Les anniversaires où elle ne pouvait pas aller parce qu'ils refusaient de l'y conduire. Trop loin. Les mensonges qu'elle inventait pour couvrir leur méchanceté auprès de ses amies. Les jouets donnés ou revendus sans son accord ou même sans la prévenir. Rien ne lui appartenait. Le sapin de Noël qu'elle pouvait seulement regarder, dans lequel elle n'a jamais accroché aucune décoration. Les remarques sur son corps qui changeait à l'adolescence, sur son visage ingrat, ses cuisses voluptueuses, ses fesses débordantes qu'elle ne savait plus où mettre. Les moqueries sur ses peines de cœur, les journaux intimes volés, les conversations téléphoniques espionnées, les punitions qui en découlaient, la déception qu'elle ne soit pas brune, les faux compliments, les reproches que Maxime a toujours encaissés sans rien dire. Elle n'a jamais élevé la voix, elle se cachait pour avoir mal et posait sur son visage ce sourire synthétique… Les souvenirs commencent à déborder. Maxime les chasse. C'est du passé.

Elle essaie de se concentrer sur ce qu'elle ressent maintenant. Au présent. Au présent ? Chez sa mère, tout l'énerve.

Son rouge à lèvres de mauvaise qualité qui laisse des traces sur les joues des personnes qu'elle embrasse, ses multiples sacs à main recouverts de paillettes à trois francs six sous, ses bisous de vieille dame qui sifflent dans les oreilles, ses cheveux teints, ses colliers de pacotille, ses chaussures à talons qui lui donnent un air emprunté, avec lesquelles elle ne peut pas courir, ses minauderies, ses remarques, ses gémissements, ses sempiternels gémissements, son air ingénu… On n'est plus ingénue à soixante-cinq ans, merde, on a de la bouteille, de l'expérience, du coffre, on envoie. On n'est pas là à pisser dans le noir sans savoir comment réactiver une minuterie, on sait lire une carte au restaurant, on sait dévaler un escalier. Et son père, lui, qui ne dit jamais rien, qui ne sait jamais quoi dire, qui ne cherche jamais quelque chose à dire. Elle sait qu'il ne la supporte pas lui non plus, elle sait qu'il a déjà pensé à divorcer. Mais c'est un lâche. Il ne partira jamais. Pour aller où ? Il se cache, il reproche à Maxime de faire du mal à sa mère, il reproche à son fils, le frère de Maxime, de ne pas aller voir sa mère. Et lui, pendant ce temps-là, il se planque à la cave, avec son whiskey et ses vidéos de voitures de course. Merde. Maxime s'énerve.

Maxime est rouge.

Son ventre la tiraille.

Elle n'est pas tranquille.

Elle est défigurée.

Elle rêve que le train se transforme en un de ces trains à l'ancienne, elle pourrait sauter de la plateforme, sac sur le dos, voiture en marche, et s'enfuir à travers champs. À la place, elle est enfermée dans ce train qui file à grande allure vers le village de son enfance, vers la maison de ses parents. Au bout du tunnel dans lequel elle se trouve, il

n'y a qu'eux. Elle grimacera en les voyant, ils prendront cela pour un sourire, son père la saluera d'un ton enjoué comme on accueille les cousins qui viennent de lointaines contrées. Elle décidera de rentrer dans son jeu. Elle coupera sa respiration en enlaçant sa mère, elle se crispera en lui rendant ses bises. Elle feindra la bonne humeur.

Terminus, tout le monde descend.

La cheffe de gare est toute seule sur le quai. Maxime est souvent la dernière à sortir du train. Elle prend les escaliers mécaniques. Personne au point de rencontre. Ah si, son frère, tiens. Il s'approche. Sa démarche n'est pas très assurée. Qu'est-ce qu'il fait là ? Il s'avance vers elle, encadré par deux policiers.

— Maxime, les parents ont eu un accident de voiture. Ils sont morts.

Maxime cherche le regard fuyant de son frère. Morts ?

Ses poumons se remplissent. Ses épaules se délient. Les larmes lui montent aux yeux.

Enfin, elle respire.